



Un à un les autres bandits subirent le même sort. (page 603)

Ils pénétrèrent alors plus avant, et remarquèrent Steadily, Limiet et Victoire, qui n'avaient pas encore bougé de l'endroit où les avaient placés les bandits.

Ils leur adressèrent la parole, mais les voyageurs ne les comprirent point.

Steadily adressa la parole aux Coréens dans toutes les langues qu'il comprenait, mais ne parvint pas à se rendre intelligible.

Finalement, les soldats, car c'étaient des soldats réguliers qui appartenaient à une petite troupe qui avait été envoyée aux troupes des bandits, amenèrent nos amis au haut de l'escalier, et les conduisirent à l'officier qui les commandait.

Celui-ci comprenait quelques mots d'anglais, et il put faire comprendre à Steadily que c'étaient des réguliers et qu'ils n'avaient rien à craindre d'eux.

Mais l'officier ne comprit rien de tout du récit que l'Anglais lui fit.

La moitié des bandits avait péri et les survivants avaient été liés à des arbres.

Parmi eux se trouvait le chef des bandits.

Ils furent tous condamnés à être mis à mort sur le champ.

L'exécution allait avoir lieu sous les yeux des Européens.

Mais le chef fit éloigner Victoire et lorsque Steadily voulut s'y opposer, — car nos amis avaient été immédiatement débarrassés de leurs liens, — le chef lui fit comprendre qu'il valait mieux qu'une femme n'assistât pas à l'exécution.

Heureusement, le lord comprit ce que l'homme tâchait de lui faire saisir. Aussi donna-t-il son assentiment, par une inclination de tête.

Dès que Victoire, en compagnie d'un soldat coréen, et suivie à la dérobée par Limiet, eut disparu entre les arbres, les bandits furent détachés de leurs arbres.

Ils se trouvaient là sans liens, complètement libres, et nul d'entre eux ne faisait le moindre mouvement pour s'enfuir, nul d'entre eux ne regardait autour de lui pour voir s'il n'y avait pas moyen d'échapper.

Un à un, ils furent conduits devant le capitaine des soldats, qui leur dit quelques mots.

Ensuite on leur lia les mains.

Nul ne fit de la résistance.

Au contraire, ils étendaient les poings, pour que le soldat, chargé de cette besogne, put facilement les lier.

Et ils s'agenouillèrent sans qu'on dut les y forcer.

Ils étaient résignés.

Étaient-ils d'avis, comme Tarara, le Congolais, qu'il était écrit qu'ils devaient perdre leur tête, et qu'il n'y avait rien à changer à cela, quoi qu'ils fassent ?

Ils avaient à peu près les mêmes idées que le guide noir.

Ils avaient volé, brûlé, pillé, tué, et savaient à l'avance que la mort les attendait, s'ils tombaient entre les mains des soldats.

Et ils étaient convaincus que cela devait arriver tôt ou tard.

En fait ils étaient donc préparés depuis longtemps à leur sort terrible, dont le moment était venu.

Ils n'avaient pas peur de la mort, parce qu'ils étaient convaincus que, suivant leur religion, ils allaient vers une vie meilleure, où leurs crimes étaient inconnus et où, à jamais, ils jouiraient de la vie

éternelle promise à tout Coréen.

Ils n'avaient donc qu'à gagner au change.

Lorsqu'ils se furent tous agenouillés, à une grande distance l'un de l'autre, le bourreau s'approcha d'eux.

Il portait un long cimeterre, large au moins d'un décimètre et affilé des deux côtés.

Il se posta près du premier voleur, exécuta un moulinet avec son arme terrible, et, d'un coup, lui abattit la tête.

Il saisit celle-ci, qui était aller rouler contre le corps du second condamné.

Ce dernier avait regardé la tête de son camarade, sans montrer la moindre émotion.

Il savait que dans peu d'instants sa tête à lui allait rouler également sur le sol, et ce n'est que par une légère crispation nerveuse qu'il décelait son envie de la garder sur les épaules.

Le bourreau saisit la tête sanguinolante et la montra aux soldats, qui restèrent immobiles.

Pareille décapitation était chose ordinaire pour eux.

— Curieux peuple, songeait Steadily, en regardant avec dégoût les traits crispés de la tête grimaçante.

Cette dernière fut donnée à un soldat, qui la planta sur un bâton pointu, qu'il fixa dans le sol.

Un long tronc, couronné d'un chef humain, vient donc accroître d'une macabre unité le nombre d'arbres qui croissaient sur la colline...

Un à un, les autres bandits subirent le même sort, et bientôt l'en put voir une véritable forêt de ces macabres arbres...

Le tour du chef des bandits était venu.

Steadily croyait qu'on allait également le délier, le faire s'agenouiller, et lui couper la tête, sans autre forme de procès.

Mais il se trompait.

Comme chef de la bande, il était doublement coupable, avait dit le capitaine, aussi allait-il subir une mort plus horrible.

Il fut condamné à être martyrisé...

Le capitaine décrivit longuement à ses soldats les différentes phases du supplice qu'il voulait voir infliger au brigand, et qu'il voulait voir appliquer suivant la méthode chinoise...

L'on sait que les Chinois sont passés maîtres dans l'art de martyriser leurs semblables.

Tout comme ses camarades, le capitaine des brigands n'avait pas montré la moindre appréhension de la mort, mais lorsqu'il apprit qu'il allait être martyrisé, un effroi visible s'empara de lui.

Il était devenu pâle comme un mort et tremblait de tous ses membres.

Il regarda l'Anglais avec des yeux suppliants, comme si celui-

ci eut pu lui venir en aide.

A ce moment, Steadily se souvint que c'était cet homme qui avait tué le tigre, et que, selon toutes probabilités, Victoire et lui devaient la vie.

— Le gaillard m'a sauvé la vie, se dit-il, et, quoi qu'il ait pu faire, il est de mon devoir de le sauver.

Il s'adressa donc au capitaine, et tâcha de se faire comprendre.

Le Coréen finit par saisir ce que l'homme blanc voulait de lui.

Il secoua la tête, négativement, et dit plusieurs fois, en anglais :

— Non... non... non...

Et, avec force gestes, il fit comprendre à l'Anglais qu'il ne lui était pas possible d'accéder à son désir.

Steadily lui dit qu'il était prêt à donner une grosse somme d'argent, si l'on épargnait le bandit.

De nouveau, la réponse du chef fut négative.

Il n'y avait donc rien à faire, et Steadily se retira en arrière.

Le chef de bandits n'avait pas perdu de vue le capitaine, et il avait étudié attentivement tous les détails de la physionomie de celui-ci.

Lorsqu'il vit l'Anglais se retirer, et qu'il comprit qu'il n'y avait pas de grâce à attendre, il se jeta devant les pieds du commandant, et, les mains élevées au-dessus de la tête, il le supplia de ne pas ordonner le supplice, et de se contenter de lui faire couper la tête.

Le commandant repoussa le bandit et fit un signe.

Deux hommes se jetèrent sur le bandit et le ligottèrent.

Il fut ensuite lié entre deux piquets solidement fichés dans le sol.

Il était impossible au malheureux de faire le moindre mouvement.

De deux coups secs le bourreau lui coupa les deux oreilles.

Un troisième coup fit tomber son nez à ses pieds.

Deux rapides mouvements rotatifs enlevèrent les yeux de leurs orbites...

Ensuite le bourreau se jeta à genoux devant sa victime, lui déchira ses vêtements, et, lorsque la poitrine du malheureux fut complètement à nu, il donna une large entaille, sous le cou.

Une seconde entaille suivit, allant du cou au ventre, si bien que le cœur du malheureux était pour ainsi visible.

Le bourreau, des deux mains, ouvrit les lèvres de la plaie, brisa quelques côtes, et arracha finalement le cœur dégouttant de sang.

Steadily avait détourné les yeux.

Le spectacle était par trop répugnant.

Les soldats, par contre, regardaient ce spectacle avec la plus grande indifférence, et ils ne cillèrent pas, lorsque le bourreau, leur ayant fait voir le cœur, le jeta à côté du cadavre.

Et un dernier coup de cimeterre sépara la tête du tronc. La tête fut placée ensuite sur un piquet, à côté des autres lamentables trophées.

Le bourreau nettoya son cimeterre avec de larges feuilles.

Mais il allait avoir à se servir encore de son redoutable instrument de supplice.

L'on se rappelle que Victoire avait été éloignée de l'endroit de l'exécution, sur l'ordre du commandant.

Un soldat la conduisit vers le bois.

Nous savons aussi que Limiet l'avait suivie à la dérobée.

D'une part, il n'avait pas la moindre envie d'assister à la mise à mort des bandits, et, d'autre part, il n'avait pas la moindre confiance dans le soldat jaune.

C'était comme si un pressentiment le faisait agir.

Le soldat mena Victoire dans une clairière, assez petite et entourée d'arbres pressés les uns contre les autres, et réunis par des plantes grimpantes, de telle sorte que l'endroit où il se trouvait était complètement à l'abri des regards de ses camarades.

Il fit signe à Victoire qu'elle devait prendre place sur la mousse, et lui donna l'exemple.

La jeune fille obéit.

Elle n'osait pas regarder l'homme jaune et regardait droit devant elle, comme si elle voyait un spectacle dont elle ne voulait perdre aucun détail.

Une peur soudaine s'était emparée d'elle.

Elle était complètement au pouvoir du soldat, et si celui-ci voulait la tuer, et prendre ensuite la fuite, nul n'aurait pu l'en empêcher.

L'homme jaune tint quelques moments les yeux fixés sur la jeune fille.

Ensuite, pareil à un serpent, il rampa sur le sol vers Victoire et, avant que celle-ci s'en soit aperçue, il s'était jetée sur elle, et l'avait terrassée.

La jeune fille jeta un cri.

Le soldat lui posa la main sur la bouche, pour éviter qu'elle ne jeta une seconde clameur, et saisit la chaîne d'or qui supportait, au cou de Victoire, un médaillon.

A ce moment, Limiet parut dans les broussailles, s'élança vivement vers le groupe, et, avant que le soldat ait pu faire un

geste, il lui donna un tel coup de poing sur la figure, que l'homme tomba sur le sol.

Ensuite Limiet saisit le fusil, et le braqua sur le soldat, qui s'était redressé.

Victoire avait couru se réfugier derrière le détective.

Avec force gestes, Limiet intima l'ordre au soldat de marcher devant lui et de se rendre vers l'éminence.

Le soldat ne bougea pas, mais comme Limiet lui fit comprendre qu'il allait faire feu immédiatement, s'il n'obéissait pas, il se montra plus docile et se rendit à l'endroit qu'il avait quitté avec Victoire, et où venait de tomber la tête du chef de brigands.

Tous les assistants regardèrent les nouveaux venus avec stupeur : le soldat désarmé, Limiet, qui tenait encore son arme braquée sur le malfaiteur, et Victoire, qui le suivait en tremblant.

Lors-qu'elle vit les corps décapités baignant dans une mare de sang, elle lança un cri éperdu et se jeta sur la poitrine de Mister Steadily, pour échapper à cette terrifiante vision.

— Que signifie tout cela ? demanda Steadily.

— Je vais vous le dire, répondit Limiet, et j'agiterai autant les bras que la langue, afin que ces affreux magots puissent me comprendre, eux aussi.

Le commandant des soldats s'approcha et Limiet poursuivit en anglais :

— Figurez-vous que je n'avais nulle confiance en ce jaune citron, lorsque je le vis s'éloigner avec Victoire. Son visage ne me plaisait pas et vous n'ignorez pas que j'ai un grand talent de physionomiste. Il est évident que sinon je ne serais pas un second Sherlock Holmes.

— Si vous continuez de la sorte, interrompit Steadily, nous n'avancerons guère et ces messieurs ne comprennent rien.

— Pardon, répliqua Limiet, piqué, j'en doute fort. C'est avec des gestes que je dois me faire comprendre de ces messieurs. Il faut beaucoup de gestes pour me faire comprendre, et avec peu de mots je ne puis employer beaucoup de gestes. Laissez-moi faire, mon cher lord.

— Soit, répondit Steadily, en avant, car ces messieurs voudraient sans doute être partis depuis longtemps d'ici, et Dieu sait combien de fauves nous guettent derrière les broussailles, car l'odeur du sang doit les attirer.

Limiet reprit donc son récit en anglais.

— Je disais donc que ce citron ne m'inspirait nullement confiance et je l'ai suivi dans sa promenade dans le bois. Tout alla bien jusqu'au moment où il eut conduit Victoire dans un endroit écarté. Là, il la fit s'asseoir sur le sol, et, quelques moments après, il se jetait sur elle, pour lui enlever le collier d'or qu'elle

porte au cou et qu'elle a reçu de Jeannot, à Calcutta. Le bijou a d'ailleurs grande valeur.

Heureusement, je veillais, et je lui ai donné une gifle qui a dû lui faire voir cent chandelles.

A son tour, le soldat prit la parole, et voulut convaincre son supérieur de son innocence, disant que les assertions du blanc étaient mensongères.

Le commandant demanda à Victoire si Limiet avait dit la vérité, et, sur la réponse affirmative de la jeune fille, il fit signe au bourreau.

Celui-ci saisit le soldat coupable, lui lia les mains, le fit s'agenouiller, et, un moment après, la tête du soldat roula sur le sol, pour être plantée sur un piquet à côté de celles des bandits.

— L'on fait vite et bien ici, fit Limiet.

— Oui, il n'y a pas tant de formalités que chez nous, pour saisir et punir les coupables. Si l'on agissait de la sorte dans nos pays, l'on y verrait moins de criminels.

Les blancs, accompagnés des soldats, quittèrent la colline de justice, et, après une demi-heure de marche, arrivèrent dans un petit village, où ils prirent un repos bien mérité.

Le lendemain, ils furent conduits dans une autre bourgade, où ils firent la connaissance d'un autre capitaine, qui, avec une troupe de soldats, était en route pour la capitale.

Ils décidèrent de les y accompagner.

Ils furent bien traités, mais y perdirent leur premier capitaine, qui lui, comprenait au moins un peu d'anglais. Désormais, ils n'allaient pouvoir se rendre intelligibles d'aucune façon.

C'est ainsi qu'ils entreprirent le long voyage, le long de routes à moitié impraticables, où la nourriture était rare et où un lit était chose totalement inconnue.

Cela dura des heures et des heures.

C'est donc épuisés de fatigue qu'ils arrivèrent dans la petite ville, où nous les avons rencontrés dans une chambre d'un petit hôtel.

Ici ils allaient passer plusieurs jours, il y avait de la nourriture en abondance et ils allaient pouvoir restaurer leurs forces.

Et tout cela ranima leur courage.

Victoire seule restait très abattue, et ne semblait pouvoir surmonter les choses qui l'avaient frappée.

Pas un moment, de nuit comme de jour, la pensée de Jeannot ne l'abandonna.

Était-il mort, ou avait-il échappé aux flots ?

Une voix intime lui disait qu'il était encore en vie.

Oui, Jeannot devait vivre !

Comment parvint-elle à se créer cette conviction ?

Dans la nature existent tant de forces ignorées, qui influent sur l'homme sans que celui-ci soit conscient de leur action occulte !

De la sorte, inconsciemment, l'homme se met en rapport, à des centaines de lieux de distance, avec les êtres qu'il chérit.

C'était là le cas pour Victoire et c'est ainsi qu'elle avait pu s'assurer que Jeannot vivait encore.

---

### CHAPITE XLIII.

---

#### Aux mains des Russes.

Nous avons retrouvé Taupin et le Rossai, hivaquant avec les hommes de Kaerloff.

Ce dernier revint de son expédition, chargé de vivres.

L'on prépara à dîner et lorsque tout le monde se fut sustenté l'on alla se coucher, tandis que Taupin et le Rossai continuaient leur veille.

— Je ne sais ce que j'ai, fit tout à coup Taupin, mais je suis nerveux.

Tu auras mangé trop de viande. Je crois que c'était de la viande de bouc. C'est pour cela que tes nerfs sont excités. Ne te sens-tu pas l'envie de gambader à la ronde ?

— Ne te moque pas !

— Je ne le fais point. J'ai un jour entendu Mr. Steadily affirmer que le sang de l'animal que nous mangeons se mêle au nôtre et que successivement nous épousons la nature de l'animal.

— Tu es fou.

[— Je vous suis bien obligé du compliment.

— Je le répète Rossai, je suis très nerveux. Il va se passer quelque chose.

Il se passe quelque chose, tous les jours. Nous mangeons, buvons, dormons...

— N'en parlons plus, car je n'aime pas entendre tes sarcasmes, lors-



que je suis très sérieux. — Tu commences à te faire vieux, Taupin. Parlons d'autre chose. Et ouvrons l'œil surtout, car voilà un bâtiment qui s'approche de la côte, et précisément vers le point où nous nous trouvons.

Et il désigna à son compagnon un point noir, sur mer, qui approchait avec rapidité.

— En effet. Il faut réveiller les autres. — Attendons encore. Peut-être changera-t-il de course, ou peut-être n'est-ce pas même un vaisseau. Il ne faut pas que l'on s'amuse à nos dépens.

Ils regardaient fixement le point noir, qui approchait de plus en plus, sans changer de direction.

— L'on voit parfaitement, à présent, fit le Rossai, que cela s'approche de nous. Cela ne m'a pas l'air d'un navire, c'est plutôt une espèce de bac. Mais on n'emploie pas cela pour naviguer en mer. Et l'on dirait qu'il n'y a personne à bord. — Réveillons les camarades.

Il en fut fait ainsi et tous se rangèrent sur la grève pour regarder l'étrange esquif, que la mer poussait avec rapidité vers la côte.

L'on s'aperçut que le Rossai venait de dire vrai : c'était un véritable baquet.

Il n'y avait rien à y voir.

— Nous nous sommes inquiétés pour rien, fit remarquer Taupin.

— En effet. C'est sans doute une cage, ou quelque chose d'approchant, que les vagues ont enlevé d'un navire.

— Bois à brûler, fit Kaerloff, et il voulut s'éloigner.

Mais le baquet venait d'être jeté contre l'Azov et un animal, sortant du baquet, venait de sauter sur le pont du sous-marin.

C'était un chien.

Il s'arrêta, pointa les oreilles, et se mit à hurler lamentablement.

— Pauvre animal, fit Taupin. Sans doute il a fait naufrage. Dieu sait depuis combien de temps il flotte ainsi sur l'océan !

Il avait à peine fini de parler, qu'un second chien venait sauter sur le pont de l'Azov, rejoignait le premier, et se mettait, comme lui, à hurler lamentablement.

— Que signifie cela ! s'écria Kaerloff. Serait-ce une niche à chiens ?

— Allons y voir, dit Taupin qui, suivi du Rossai et d'une couple de Russes, monta sur le pont du vaisseau russe.

— Gardez-vous des chiens, leur cria le chef.

— N'ayez crainte, répondit Taupin. Lorsqu'on n'a pas fait de mal à un chien et qu'on s'avance délibérément sur lui, il ne vous fera pas de mal.

— Lorsque les animaux virent s'approcher les hommes ils sautèrent dans le baquet.

Taupin s'était couché le long du bastingage de l'Azov et de la sorte, il lui était possible de regarder dans l'intérieur du baquet, qui montait et descendait, au gré des flots, le long du flanc d'acier du sous-marin.

— Il y a un homme dans le baquet ! s'écria-t-il. Un mort ou un homme évanoui.

Les autres avaient imité Taupin, et virent qu'en effet il y avait un homme étendu au fond du baquet.

L'on jeta des grappins sur le singulier esquif, qui fut bientôt amarré solidement le long de l'Azov.

Taupin, le Rossai, et une couple de Russes sautèrent dans le baquet et voulurent s'approcher de l'homme, qui était étendu à plat ventre.

Les chiens voulurent les en empêcher.

Ils se placèrent devant le corps, firent entendre de sourds grognements, et montrèrent des dents blanches et acérées.

Ils semblaient résolus à se jeter sur le premier qui oserait s'approcher de leur maître.

Malgré tout, le Rossai fit encore deux pas dans leur direction, mais ils se précipitèrent sur lui et il dut reculer précipitamment pour ne pas être mordu.

— Qu'allons nous faire ? demande Taupin. Il se peut que ce malheureux qui est étendu là ait encore un souffle de vie. Chaque moment que nous perdons peut entraîner sa mort. Et il n'y a pas moyen d'écarter ces animaux.

L'un des Russes avait saisi son revolver et mettait un chien en joue.

Taupin poussa contre le bras qui tenait l'arme et la balle se perdit en mer.

— Non, pas cela, fit le valet de Steadily. Les animaux veulent défendre leur maître. Il ne faut pas les tuer.

— Je vais tâcher de les éloigner, fit le Rossai.

Il remonta sur le pont de l'Azov et revint au bout de quelques minutes dans le baquet, avec une écuelle dans laquelle se trouvaient des morceaux de viande et de lard.

De nouveau, il fit quelques pas dans la direction des animaux et plaça l'écuelle devant eux.

Un moment, les animaux hésitèrent.

Mais ils étaient affamés, et, comme s'ils se fussent concertés ils se jetèrent sur l'écuelle, et se mirent à dévorer goulûment les morceaux de viande.

Et le Rossai s'approcha du corps.

Un des chiens laissa l'écuëlle et se jeta de nouveau aux côtés de l'homme.

Le Rossai lui dit quelques mots d'une voix douce et lui caressa la tête...

L'intelligent animal semblait comprendre que l'on ne voulait pas du mal à son maître.

— Je n'ai peur que d'une chose, fit Taupin. Que va-t-il faire lorsque je toucherai à l'homme.

L'autre animal s'était également posté près de son maître et regarda Taupin d'un air menaçant et en grondant.

Mais pourtant, il se laissa caresser par le jeune homme et se calma, en entendant les douces paroles qui accompagnaient les caresses.

— Il en sera ce qu'il voudra, fit tout à coup le Rossai, mais je n'attends plus longtemps.

Il prit le corps à deux mains et le retourna.

Les chiens ne bougeaient pas de lui, mais le laissaient faire.

Le Rossai jeta un cri de surprise.

— Taupin ! Taupin ! C'est notre Jeannot !

Taupin s'élança.

— Oui, c'est lui. Il est mort. Peut-être évanoui. Portons le vite à bord de l'Azov. Où est le docteur ?

— Il est déjà froid, fit l'un des Russes.

Heureusement que ni Taupin ni le Rossai ne le comprirent, car l'espoir de voir Jeannot revenir à la vie les empêchait seul d'éclater en sanglots.

Le corps fut couché dans une des cabines sous le pont du sous-marin.

Les chiens laissèrent faire, mais suivirent leur maître.

Arrivé sous le pont, un Russe trouva moyen d'amener les chiens dans un petit réduit situé à côté de celui où Jeannot était étendu. Il les y enferma.

Les chiens se démenèrent d'une façon terrible.

Ils hurlaient d'une façon effrayante et sautaient contre la porte. Mais celle-ci était en acier et résistait donc à toutes leurs attaques.

Le médecin du bord arriva bientôt.

C'était un ancien étudiant qui, à l'université, avait suivi les cours de médecine, avait suivi le courant révolutionnaire, et, quoique ne possédant pas de diplôme, il était un excellent médecin pour l'équipage de l'Azov.

Lorsqu'il se trouva en présence du corps, et qu'il eut écarté les vêtements, il secoua la tête.

— Eh bien, docteur ? — Je crois qu'il n'y a plus le moindre

espoir et que la mort a fait son œuvre.

Les deux amis de Jeannot, qui ne comprenaient pas le médecin, mais qui lisaient sur son visage ce qu'il exprimait, tendirent les bras vers lui en un geste de supplication.

— Qu'il essaie, malgré tout, de le rappeler à la vie, fit Taupin, en s'adressant à Kaerloff.

— Vous savez que s'il y a quelque chose à tenter, le docteur le fera, et, s'il ne réussit pas, nul ne réussira.

Le jeune docteur ne cessait d'examiner le corps déjà raidi.

Tout à coup ses regards s'éclaircirent.

Il fit signe que tout le monde devait s'éloigner et dit quelques mots en russe.

Un matelot s'éloigna, et revint aussitôt avec une petite cassette, qui contenait sans doute des médicaments.

Longtemps, le médecin resta seul dans la cabine.

Au dehors, Taupin et le Rossai attendaient avec anxiété.

À côté d'eux, dans l'autre réduit, les chiens ne cessaient de sauter sur la porte qui les séparait de leur maître, et interrompaient par moment leurs hurlements sinistres pour aboyer avec fureur.

— Ce serait terrible, dit Taupin, d'avoir retrouvé notre camarade, pour le voir expirer... Ne t'ai-je pas dit qu'il allait se passer quelque chose aujourd'hui? Te moques-tu encore?

— Je n'en ai pas la moindre envie, répondit le Rossai. Si le docteur parvient à sauver Jeannot, je lui serai reconnaissant toute ma vie durant, et prêt à faire n'importe quoi pour lui.

Ils s'entretenaient à voix basse, comme s'ils craignaient que le bruit de leurs voix eût importuné le médecin, à travers la cloison d'acier qui le séparait d'eux.

Ils ne dirent rien de plus, durant une demi-heure, qui leur parut durer indéfiniment.

Au bout de cette demi-heure, la porte s'ouvrit et le docteur parut.

Son visage rayonnait de satisfaction et il souriait allègrement.

De ses deux bras étendus, il barra le passage aux deux hommes qui voulaient se précipiter dans la cabine.

— Restez ici, fit-il en russe, et, poursuivant tant bien que mal en français: votre ami vit, dit-il.

Quelques indistinctes que fussent ces paroles, nos deux amis les comprirent et ils poussèrent des exclamations de joie.

Le Rossai saisit les deux mains du docteur et y posa plusieurs baisers.

Le médecin ferma la porte, leur répéta qu'ils ne pouvaient pas entrer, et leur fit ensuite signe de le suivre.

Il alla trouver le commandant du bord et s'entretint longuement avec lui.

Kaerloff adressa alors la parole aux deux amis :

— Le docteur a réussi à rappeler à la vie ce jeune homme, que vous paraissez connaître. C'est un véritable miracle qu'il a fait, car il en est lui-même tout étonné. Le jeune homme doit goûter, durant plusieurs jours, un repos complet, et nul que le docteur ne peut l'approcher. La moindre émotion lui serait fatale. La vie du jeune homme est donc entre vos mains. Veillez à l'entrée de la cabine et ne laissez entrer personne, hors le docteur. Et, surtout, ne tâchez pas de voir votre jeune ami, car cela le tuerait sans nul doute.

— Il ne nous verra pas tant que le médecin ne le permettra pas, répliqua Taupin, et vous pouvez assurer au médecin que nul ne pénétrera dans la cabine.

Et il en fut fait ainsi.

Jour et nuit, les deux camarades, qui se relaient, veillèrent à la porte de la cabine.

Nul ne fut admis auprès de Jeannot, hors le médecin, et le matelot qui avait été désigné comme infirmier.

Les deux chiens, qui, eux aussi, pouvaient entrer et sortir librement, était devenus les amis de Taupin et du Rossai en particulier, et de tous les marins de l'Azov en général.

Des jours et des jours s'écoulèrent, et le sous-marin croisait continuellement, en tous sens, sur et sous l'océan, sans que le capitaine pût découvrir un vaisseau de guerre, ou un bâtiment de commerce à capturer.

Ce fut un bonheur pour Jeannot, car le bruit de détonations ou d'explosions, suites naturelles d'un combat, eut exercé une influence néfaste sur l'état du jeune homme, si miraculeusement sauvé.

Finalement, le médecin put dire avec certitude que Jeannot était sauvé et que le lendemain, s'il y était préparé, il pourrait voir ses amis.

Ce fut le docteur lui-même qui se chargea de ce soin.

— Vous êtes complètement guéri, commença-t-il, en s'asseyant à côté du lit de son patient. Je vous dirai plus long, à présent que mes paroles ne vous fatigueront pas outre mesure, et que vous pouvez tâcher de vous souvenir de ce qui vous est arrivé.

— Depuis de longs jours j'y songe, monsieur le docteur, et je me souviens parfaitement, jusqu'au moindre détail, de tout ce qui m'est arrivé, depuis le moment, où, après le naufrage du Victoria, je me suis réveillé sur la côte de l'île déserte. Si cela vous intéresse, je vous en ferai le récit.

— Cela m'intéresse assurément, répondit le médecin, mais je

vous prie de patienter jusqu'à ce que deux personnes, que ce récit intéressera surtout, soient ici.

— Deux autres personnes? — Vous savez que vous vous trouvez à bord de l'Azov, le sous-marin du capitaine Kaerloff? — Oui, je le sais, je l'ai appris du Russe, qui m'a si bien soigné. Il ne parle que sa langue, mais cela n'empêche que je comprenne déjà une couple de mots. — Vous a-t-il dit qu'il y avait également d'autres personnes à bord? — Comment, d'autres personnes? Vous excitez ma curiosité, monsieur le docteur... Aurait-on sauvé certains de mes compagnons? Parlez, je vous en prie.. — Je vois que vous êtes calme. Aussi, je ne vous martyriserai pas plus longtemps. Vous les verrez, à condition de leur serrer la main, et de rester ensuite très calme. — Je vous le promets, monsieur le docteur. — Ce sont en effet deux survivants du Victoria. — Qui?... Qui?... — Le premier se nomme Taupin, — Taupin est sauvé.. Cela me rend très heureux! Où est-il? Qu'il vienne bien vite! — Pas de précipitation, ou vous ne verrez personne, soyez calme. — Et l'autre? — Il s'appelle Louis Méta. — Mon frère! Le Rossai! Sauvé!

Des larmes, des larmes de joie, inondaient le visage de Jeannot.

— Oh! Combien je suis heureux! sanglotait-il. Qu'ils viennent, ces deux amis, monsieur le docteur. Ce que vous venez de dire accélérera ma guérison. Oh, que je suis heureux!

Le docteur appela les deux amis de Jeannot.

Ils s'approchèrent du lit.

Le Rossai fut le premier.

Le docteur lui avait recommandé de se borner à tendre la main à Jeannot et de rester aussi calme que possible, mais, lorsqu'il vit son «frerot» étendu sur ce lit, un sourire radieux éclairant son doux visage, il se précipita vers lui et le serra dans ses bras.

Longtemps, ils se tinrent embrassés en sanglotant.

Ce fut ensuite au tour de Taupin, qui était plus calme, et qui, plus maître de lui, prit les deux mains de Jeannot et les serra longuement dans les siennes, en plongeant ses yeux dans ceux de son jeune ami.

Et des larmes coulaient sur le visage de Taupin.

Longtemps, les trois amis restèrent ensemble.

Le médecin avait vu que la joie de cette réunion inespérée faisait plus de bien que de mal à son malade et il avait permis aux deux amis de rester dans la cabine.

Jeannot raconta ce qui lui était arrivé, depuis que le Victoria avait coulé, et les deux camarades racontèrent à leur tour comment

ils étaient arrivés à bord de l'Azov.

— Et il ne te reste également qu'à t'enrôler parmi les nihilistes et de servir Kaerloff, conclut Taupin.

Le visage du jeune homme s'assombrit.

— Pour courir la chance encore une fois de faire naufrage au cours d'un combat quelconque... J'en ai assez de toutes ces aventures et je donnerai le quart de ma vie pour pouvoir débarquer sain et sauf à Anvers, le plus vite possible.

— Je le crois aisément, répondit Taupin, mais il n'y a rien à y changer. Lorsque la guerre russe-japonaise sera terminée, Kaerloff rentrera en Russie, pour prendre part à la révolution qui doit y avoir éclaté, et, dans sa route vers l'Europe, il nous débarquera dans quelque port. Il nous l'a promis formellement et je le connais assez pour savoir que c'est un homme de parole. En attendant, nous sommes liés à son sort. Et nous devons courir la chance d'être tués.

— Bah, intervint le Rossai, n'y pense pas. Cette chance, on la court toujours. Dans les rues de Liège, il fait aussi dangereux qu'ici. Par exemple, si tu te promènes sur le boulevard de la Sauvenière et qu'une pierre se détache d'une façade au moment précis où tu passes et elle te tombe sur le crâne, tu mourras, et puis c'est tout.

— Dans ce cas, l'on dira, il était écrit qu'il devait mourir de la sorte, et il n'y a rien à changer à cela.

Un faible sourire se joua sur les lèvres de Jeannot.

— Il se peut, dit-il, mais je crois, malgré tout, que l'on court plus de chance d'être tué à bord d'un sous-marin, que sur la Sauvenière. N'en parlons plus, et tâchons de ne pas regimber devant l'irréparable. Nous attendrons ce qui va se passer, et nous nous conduirons suivant les circonstances. Et si nous devons mourir ici, nous devons, malgré tout, être reconnaissants envers le sort, qui, si souvent déjà nous a mis à deux doigts de la mort et nous a sauvés au dernier moment.

— Voilà, fit Taupin. Et lorsque, dans quelque temps, nous viendrons te rendre visite dans ton château, nous nous amuserons beaucoup en songeant à nos tribulations passées.

— Prends du repos, maintenant, intervint le Rossai, tu es encore très faible, et tu te fatiguerais trop.

— Je suis aussi solide que vous ! — Soit, mais ce n'est pas une raison de te rendre malade à nouveau.

Il serra la main de Jeannot, et, prenant Taupin sous le bras, il l'entraîna hors de la cabine.

— Il vaut mieux brusquer les choses, sinon nous nous éternisons.

Plusieurs jours se passèrent et Jeannot était tout à fait rétabli, lorsque l'Azov toucha de nouveau la côte, sur un point désert où les hommes établirent le bivouac, pour passer une couple de jours sur la terre ferme.

Il était nuit. Le ciel était couvert de nuages gonflés de pluie, qui ne laissaient filtrer le moindre rayon de lune, de sorte que l'obscurité était complète. Il pleuvait... parfois des rafales, parfois en lentes gouttes qui semblaient ne pas devoir cesser.

Sur l'ordre de Kaerloff, le feu du bivouac avait été éteint, pour ne pas attirer l'attention des navires passant au large. Sur terre également, il valait mieux ne pas se faire remarquer. Les hommes dormaient sous les tentes, couchés sur le sol détrempe, et roulés dans leurs manteaux. L'on se demande sans doute pourquoi ils ne dormaient pas à bord.

Parce que le commandant le leur avait défendu, quelque temps qu'il fit.

— Voilà beau jour que vous êtes des marins, et que vous supportez toutes les privations sur mer. Vous y êtes habitués. Mais il n'en est pas de même pour la vie de soldat, sur terre. Si nous rentrons en Russie, il est hors de doute que vous devrez combattre sur terre et vous serez exposés à toutes les vicissitudes de cette vie difficile. Il faut donc profiter de toutes les occasions pour s'y habituer.

Deux des marins avaient été placés en sentinelles, et ils se promenaient de long en large, leur courte carabine sous le bras.

Cette faction n'avait rien de bien agréable.

Tout à coup l'un des hommes s'arrêta et s'efforça de percer les ténèbres.

Il siffla doucement, pour attirer l'attention de son camarade.

Celui-ci s'approcha précipitamment.

— N'as-tu rien entendu ? — Non... non, rien du tout. — Ne vois-tu rien bouger là bas ? — Je ne vois que ténèbres, et il est impossible de voir à deux pas devant soi. — C'est vrai, mais il y a un moment j'ai cru voir bouger quelque chose, et j'ai entendu un bruit suspect. — Serait-ce un animal ? — C'est possible.

Ils voulurent reprendre leur promenade interrompue, lorsque le premier d'entre eux s'arrêta encore, et murmura à son compagnon :

— Entends... de nouveau...

L'autre s'agenouilla, se coucha sur le sol, et posa son oreille contre terre.

Il se redressa vivement.

— Tu as raison, fit-il. Il y a des hommes à proximité, à moins que ce ne soient des animaux. Il se pourrait que ce soient un bruit de chevaux. — Je vais prévenir le capitaine, si tu entends



# LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège  
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S<sup>t</sup> Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE  
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

## TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite . . . . .	4
Un enfant volé. . . . .	8
En route ! . . . . .	13
Une nouvelle existence . . . . .	21
L'émule de Sherlock Holmes . . . . .	28
John M. Steadily et son domestique . . . . .	33
Nouveau retard. . . . .	40
Le hasard et Monsieur Limiet . . . . .	46
Le yacht « The Sea Mew » . . . . .	73
Le crime du Capitaine Onion . . . . .	85
La tempête . . . . .	101
Où Monsieur Limiet reparait . . . . .	112
Une aventure de Taupin. . . . .	124
Une découverte du Rossai . . . . .	142
Dix mètres de laiton . . . . .	150
Le nouveau sultan des Ouyambas . . . . .	168
C'était écrit... . . . .	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute . . . . .	202
Le bot de Mister John Steadily. . . . .	217
Un étrange Anglais . . . . .	225
L'Avenir du Rossai. . . . .	240
Au camp boer . . . . .	240
Où Jeannot devient un héros . . . . .	264
Où était resté Monsieur Limiet . . . . .	273
Vers le pôle Sud ! . . . . .	286
Le pôle Sud . . . . .	310
Le Roi du pôle Sud . . . . .	323
L'histoire du docteur Emile Dorango . . . . .	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique . . . . .	344
Vers l'Océan ! . . . . .	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit . . . . .	371
Paul Potard et le trésor . . . . .	400
Vers Auckland ! . . . . .	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . . . .	431
Ce qui se passa à Bangkok . . . . .	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . . .	458
Où le Rossai s'égare . . . . .	475
Chez les étranglens . . . . .	490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . . .	507
Kaerloff, le nihiliste . . . . .	534
Un nouveau Robinson Crusoë . . . . .	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . . . .	586
Aux mains des Russes . . . . .	608
A Londres . . . . .	624
Une femme de cœur . . . . .	630
Les hannis . . . . .	656
Le plan échoué . . . . .	702
Libres ! . . . . .	727
Une vieille connaissance . . . . .	737
A Kobdo . . . . .	748
Une aventure à Kasgar . . . . .	752
Les aventures de Paul Potard . . . . .	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . . . .	766
A Liège . . . . .	792
Tout est bien qui finit bien . . . . .	798

---